

Inside Man
« It's just like nothing happened »...
L'informateur — États-Unis 2006, 129 minutes

Philippe Jean Poirier

Numéro 243, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poirier, P. J. (2006). Inside Man : « It's just like nothing happened »... / *L'informateur* — États-Unis 2006, 129 minutes. *Séquences*, (243), 40–40.

INSIDE MAN

« *It's just like nothing happened* »...

On espère une chose tout au long du film : voir Spike Lee s'approprier l'audacieux projet du scénariste Russel Gewirtz. Et à deux reprises, on croit le miracle possible. Pour finalement déchanter : les dés étaient pipés d'avance, ce film répond avant tout à des impératifs commerciaux.

PHILIPPE JEAN POIRIER

Pierre Falardeau confiait récemment aux *Francs-Tireurs* travailler sur une histoire de braquage (il s'agit du même fait divers qui a inspiré *Le Dernier Tunnel*). À ce même moment, l'Afro-Américain Spike Lee débarque sur nos écrans avec un suspense à propos, lui aussi, d'un vol de banque. La coïncidence amuse, car la démarche des cinéastes se fait écho depuis longtemps. En raison de leurs causes d'abord : l'indépendance pour l'un, l'émancipation (des Noirs) pour l'autre. Ces causes, Pierre Vallières s'était chargé de les réunir sous le titre *Nègres blancs d'Amérique*.



Une intrigue qui prend toute la place

Ils ont éduqué les masses par leurs films historiques (*Malcolm X*, *Octobre*), ils ont dénoncé le contrôle des médias (*Elvis Gratton XXX*, *Bamboozled*), ils ont mis en scène leur propre culture. Ils se sont démarqués, au fil des années, en réalisant de solides drames de mœurs : *Le Party*, *Do the Right Thing*, pour ne nommer que ceux-là. Ces cinéastes ont développé une sensibilité leur permettant de construire des drames de mœurs crédibles. Spike Lee avait l'habitude, dans ses films, de s'intéresser davantage à ses personnages qu'à l'intrigue, en plus de se montrer très créatif visuellement.

On ne retrouve rien de tout ça dans *Inside Man*. C'est plutôt l'inverse : l'intrigue prend toute la place, court-circuitant la sensibilité et la créativité visuelle du cinéaste. C'est difficile à concevoir. On ne s'entend pas dire d'un film de Lee qu'il est « chargé de revirements alambiqués ». On pouvait dire cela de plusieurs thrillers, mais pas d'un *Spike Lee Joint*. Jusqu'à maintenant.

Reste que Lee a du métier. Il sait où pointer la caméra et comment orchestrer une scène. L'image est professionnelle, maîtrisée, originale sous certains angles. Au début de la prise d'otages, la caméra transmet la fébrilité en tournant sur elle-même, alors qu'à l'intérieur de la banque, tout est stable. De bons contrastes. Les gangsters entrent vêtus de blanc, puis changent leur tenue pour du noir. Le cinéaste sait

quand ralentir, et prendre le temps d'asseoir une scène, comme celle entre le garçon et le chef des braqueurs, à l'intérieur du coffre-fort. Cette conversation autour d'une pizza est très comique.

Il y a une première étincelle, de brefs extraits d'entrevues nous indiquent l'issue du braquage : les suspects prendront la fuite. Mais comment ? On se met à rêver qu'il y aura un film *après le film*. Qu'il ne s'agit pas simplement d'un vol de banque, mais bien d'autre chose. Puis les réalités du thriller nous rattrapent.

La plupart des revirements sont colligés dans le grand livre du suspense. En se référant à la section sur les secrets inavouables : on devinera que le directeur de la banque fut impliqué de près ou de loin avec les Nazis. Pour prédire la fin, on pourra se rabattre sur une autre section, populaire ces temps-ci, qui est, en situation d'otages, de se fondre dans la foule (pensons à *16 Blocks*).

En sortant du film, on se sent comme le policier en chef qui décide de fermer le dossier parce qu'il n'y a pas de vol, pas de suspect, et pas d'infraction. On a beau fouiller, il n'y a pas de preuve décisive qu'il s'agisse d'un *Spike Lee movie*.

Et il y a cette deuxième étincelle, incertaine toutefois. Le film est truffé de références au 11 septembre. On en vient à se demander s'il n'y a pas lieu d'y voir une métaphore avec les attaques préventives américaines. La banque est en état de siège. Une exécution cagoulée nous est relayée par l'intermédiaire du système de caméra. La police décide d'intervenir. Il y a confusion entre les otages (civils) et les bandits. On pense à l'intervention en Afghanistan ou en Irak. Le chef de la bande, brillamment interprété par Clive Owen, disparaît dans sa petite cellule, à l'intérieur même de la banque. On imagine Ben Laden terré dans sa caverne... Mais la métaphore n'est pas nette, et probablement tirée par les cheveux.

En sortant du film, on se sent comme le policier en chef qui décide de fermer le dossier parce qu'il n'y a pas de vol, pas de suspect, et pas d'infraction. On a beau fouiller, il n'y a pas de preuve décisive qu'il s'agisse d'un *Spike Lee movie*. On ne se sent pas plus mal. « *It's just like nothing happened*. » Il y en aura d'autres, des plus coriaces, de vrais chefs-d'œuvre à se mettre sous la dent.

■ **L'INFORMATEUR** — États-Unis 2006, 129 minutes — **Réal.** : Spike Lee — **Scén.** : Russel Gewirtz — **Photo** : Matthew Libatique — **Mont.** : Barry Alexander Brown — **Mus.** : Terence Blanchard — **Dir. Art.** : Chris Shriver — **Cost.** : Donna Berwick — **Int.** : Denzel Washington (Keith Frazier), Clive Owen (Dalton Russell), Jodie Foster (Madeline White), Christopher Plummer (Arthur Case), Willem Dafoe (le capitaine John Darius), Chiwetel Ejiofor (Bill Mitchell), Peter Gerety (Captain Coughlin), Peter Frechette (Peter Hammond) — **Prod.** : Brian Grazer — **Dist.** : Universal.